



Antonio Iampietro, travailleur social, et Michèle Laubscher, membre francophone du comité de l'Association Travail de Rue des Eglises. Photo: Chr. Elmer

Association Travail de Rue des Eglises

Les mêmes besoins, les mêmes désirs

L'Association Travail de Rue des Eglises existe à Bienne depuis vingt ans et va au-devant des personnes marginalisées qui arpentent nos rues. Rencontre avec Michèle Laubscher (ML), membre francophone du comité, et Antonio Iampietro (AI), travailleur de rue au sein de cette association.

Qu'est-ce qui a motivé la création du Travail de Rue des Eglises, voici 20 ans?

(ML): Il y a 20 ans, sur la terrasse du Temple allemand à Bienne s'était développée une scène ouverte de la drogue où se retrouvaient les dealers, les toxicomanes. Cette situation a attiré notre attention. Il fallait absolument trouver une solution pour offrir un peu de paix à ces gens. On a donc décidé de créer cette association et un travailleur de rue a été engagé à ce moment-là. A la même époque il y avait déjà le Drop-In, qui avait engagé un travailleur de rue. Expérience à l'appui, on constate aujourd'hui que cette association a apporté beaucoup aux personnes en marge de la société.

De quelles Eglises parle-t-on dans «Le Travail de Rue des Eglises»?

(ML): L'Association Travail de Rue a été créée par les Eglises catholique romaine, protestante

et catholique chrétienne de la région Bienne-Seeland-Jura. Ces Eglises ont été d'accord de soutenir ce projet par des cotisations régulières. Et, une fois par année, lors de l'AG, nous rencontrons les membres et les délégués de ces paroisses.

Antonio Iampietro, vous êtes sur le terrain. En quoi consiste votre travail?

(AI): Notre travail, c'est un travail effectué «hors les murs». Le champ d'action est public. Notre travail consiste avant tout à rechercher le contact avec les gens. Après, on essaie d'instaurer une relation avec ces personnes. La confiance est la base de notre activité. Nous cherchons à être régulièrement présents là où se trouvent les gens en difficulté. Une fois la relation de confiance établie, on cherche alors à déceler les problèmes et les questions puis, ensemble, on cherche une option.

Qui sont les bénéficiaires de votre association?

(ML): Aujourd'hui, notre offre s'adresse surtout à des personnes en proie à des situations difficiles, qui ont parfois des problèmes de dépendance. Il y a aussi des gens venus d'ailleurs qui ont espéré obtenir un travail en Suisse et n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient: pour ces personnes, rien n'est prévu actuellement. A cela s'ajoutent encore d'autres groupes comme les requérants d'asile et les sans-papiers. Et le but est aussi, justement, de trouver des solutions pour éviter que ces personnes ne se désocialisent.

Leur profil a-t-il changé au fil de ces vingt ans et constate-t-on une augmentation de la précarité?

(ML): Oui, leur profil a changé. Au début, il y avait plutôt des toxicomanes, des dealers ou encore des hommes et des femmes victimes de dépendances. A présent, on retrouve plutôt des gens touchés par la précarité, des *working poor*, des personnes qui ont souvent tout perdu: emploi, liens familiaux, réseau social. Difficile de dire si les personnes qui se retrouvent dans la rue sont en augmentation. Elles ont un autre profil qu'avant, c'est tout. Autrefois, les toxicomanes n'avaient pas d'endroit spécifique où des programmes de substitution leur étaient offerts. Actuellement, ça existe, avec Suprax.

Concrètement, où rencontrez-vous toutes ces personnes?

(AI): Il y a des lieux où l'on va régulièrement. On finit par tisser un réseau de personnes qui ont des problèmes sociaux. On se rend aussi dans d'autres lieux, comme la Cuisine populaire. Il se peut que là nous rencontrions des sans-abri. Lorsqu'il fait froid, la Cuisine populaire est un endroit où l'on peut rester au chaud. Beaucoup de personnes marginalisées s'y retrouvent. Et puis, il y a aussi le Sleep-In, lieu où ces personnes peuvent dormir. C'est donc dans de tels lieux que nous allons à la rencontre des personnes en situation de précarité.

De notre côté, quel geste pouvons-nous poser envers nos pauvres des rues?

(AI): D'abord, je pense qu'il faut faire tomber certains clichés et préjugés. Etre plus tolérant. Penser qu'il est possible d'accepter des gens qui sont différents de nous et reconnaître la personne en tant que telle, dans sa dignité humaine. Nous sommes invités à ne pas nous arrêter uniquement à leur apparence, à l'image qu'ils nous donnent, mais à aller un peu plus à leur rencontre. Nos pauvres des rues, eux aussi, ont besoin de contacts et d'un peu de chaleur; ne serait-ce qu'un regard accueillant. Vous savez, quand je suis assis parmi eux, dans le cadre de mon travail social, je vois bien la façon dont les passants les regardent ou les efforts qu'ils font pour les contourner. La question que chacune et chacun peut se poser, en définitive, c'est: «Que puis-je faire à titre personnel pour faire tomber certaines barrières?» Les hommes et les femmes marginalisés sont comme vous et moi. Avec les mêmes besoins, les mêmes désirs fondamentaux et légitimes que nous: un travail, une famille, un logis... Rien de démesuré, en somme.

Propos recueillis par Christiane Elmer